



## La Soule dans la littérature basque

Jean Haritschelhar

► **To cite this version:**

Jean Haritschelhar. La Soule dans la littérature basque. Editions Izpegi, pp.355-368, 1994. <artxibo-00109630>

**HAL Id: artxibo-00109630**

**<https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00109630>**

Submitted on 25 Oct 2006

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La Soule dans la littérature basque

Il faut reconnaître que, depuis un siècle et demi, le concept de littérature s'est considérablement élargi en englobant non seulement l'écrit, les lettres au sens étymologique du terme (*litterae*), mais aussi l'oral, lui aussi créateur au même titre. Il peut, en effet, y avoir plus de poésie dans une chanson populaire que dans un poème écrit qui ne devrait sa considération qu'au seul fait qu'il est imprimé.

Ainsi donc, le véritable auteur, qu'il soit poète ou prosateur, de la littérature basque est celui qui crée une oeuvre écrite en basque quel que soit d'ailleurs le dialecte qu'il utilise. De ce fait, les traducteurs en basque d'oeuvres littéraires écrites en une autre langue ne relèvent pas de la littérature basque. Ils sont, certes, dignes d'entrer dans une bibliographie de la langue basque tel un Leizarraga auteur, avec d'autres, au XVI<sup>e</sup> siècle de la traduction du Nouveau Testament. C'est pourquoi seront écartés de cette étude Maytie, Belapeyre, traducteurs du catéchisme en souletin ou encore Maister, traducteur de l'Imitation de Jésus-Christ. Toutes les nuances doivent être apportées entre le traducteur qui s'en tient au mot à mot ou presque et l'adaptateur, celui qui s'inspire d'un modèle, en recueille les idées qu'il expose à sa manière, selon un style et une esthétique qui lui sont propres et fait, ainsi, oeuvre de créateur. Même s'il s'inspire de La Fontaine, Oxobi est un auteur de la littérature basque, de même que La Fontaine s'inspirant d'Esopé l'est de la littérature française.

### I. La littérature orale

En Soule, comme partout en Pays Basque, la littérature orale a précédé la littérature écrite. La chanson populaire, transmise de générations en générations franchit les siècles, les lieux de transmission étant, jusqu'à une époque fort récente, le coin de l'âtre, les granges où l'on se réunissait pour le dépouillage du maïs, les "olha" de haute montagne pendant les estives, les auberges où au cours d'un repas de noces ou autour d'un verre de vin la chanson prenait son essor, répétée, entendue, retenue, transmise.

L'exemple le plus éclatant de cette transmission est celui de la chanson "Bereterretxen khantoria" (la chanson de Bereterretxe) qui relate l'assassinat du jeune Bereterretxe de Larrau par les hommes du comte de Mauléon la nuit de Pâques. A vrai dire tous les éléments étaient rassemblés pour qu'elle échappât à l'oubli. Le thème d'abord : un assassinat d'une grande brutalité ; le lieu : la vallée sauvage de la Haute-Soule ; le moment : la nuit de Pâques, nuit sacrée de la résurrection, nuit de trêve et de paix. Un tel événement a frappé tous les esprits, il devient mémorable en soi. La chanson lui donne une force particulière par la mise en scène de l'événement, mise en scène dramatique qui ne perd aucun effet : la maison encerclée, les paroles traîtresses

du comte, le départ dans la nuit, la quête désespérée de la mère à la recherche de son fils, le dialogue avec le comte qui lui annonce avec peu de ménagements le décès de ce fils unique, la dimension épique des trois dernières strophes.

Ajoutons-y la beauté de la mélodie et l'on comprendra que ces quinze strophes, petit chef-d'oeuvre littéraire, relatant un événement qui s'est produit dans le deuxième quart du XV<sup>e</sup> siècle ait pu être recueilli quatre cents ans plus tard et publiée pour la première fois dans le recueil "*Chants populaires du Pays Basque*" de J. D. J. Sallaberry en 1870.

Il semble que deux chansons différentes aient eu pour thème le manoir de Ruthie (Urrutia) à Aussurucq. L'une d'elles rapportée par Jean de Jaurgain dans son travail "*Quelques légendes poétiques du Pays de Soule*" expose les soupçons du Seigneur de Ruthie envers son épouse, soupçons non fondés et le mari fera amende honorable à son épouse fidèle. L'autre se trouve dans le chansonnier encore inédit d'Augustin Chaho et fait allusion aux mauvais traitements infligés par le Seigneur de Ruthie à son épouse issue de la maison noble d'Etxauzia à Baigorri. Elle apostrophe son frère en termes violents pour qu'il vienne à son secours :

*Etxauzeko bizkundia  
Beldürra düzü ahalkia,  
Üzten düzü phenaz hiltzera  
Zure arreba anderia.*

Curieusement un proverbe recueilli par Oihenart reprend une partie de cette strophe :

*Baigorrico Viscondea  
Beldurrac diacarquec ahalguea.  
(Proverbe n° 65)*

Le cri de la jeune femme a été entendu et le frère vole à son secours :

*Bizkundia armatürik  
Zaldi urdina zelatürik  
Ürrütian sarthü züzün  
Ürrütia ezkapı leihotik.*

Parmi ces "légendes poétiques" figure celle de la jeune fille levée de bon matin (Goizean goizik jeiki nindüzün) le jour de son mariage, maîtresse de maison après la cérémonie à la mi-journée et veuve le soir même des noces, ou encore celle de la jeune fille de la salle de Tardets (Atharratze jauregian) contrainte par son père d'épouser un roi de Hongrie (?). Elle en fera un reproche véhément à son père :

*Aita, saldiü nüzüü idi bat bezala*

ainsi qu'à tous ses frères, complices du père :

*Aita zü izan zira ene saltzale,  
Anaie gehiena dihariren hartzale,  
Anaie artekua zamariz iragaile,  
Anaie txipiena ene lagüntzaile.*

La romance d'amour fait fureur au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette mode pénètre aussi en Pays Basque et plus particulièrement en Soule. La bien aimée est l'étoile lointaine, inaccessible vers laquelle l'amoureux transi lance sa plainte. Elle est aussi la fleur —rose garnie d'épines ou autre fleur— susceptible d'être cueillie. Elle peut être l'oiseau léger, colombe, perdreau... que le chasseur à l'affut attend au passage et qu'il peut cueillir dans ses filets, tel ce Musde Sarri qui s'empare d'une colombe qu'il fait prisonnière, mais qui lui échappera en s'envolant à tire d'aile.

Elle est aussi la tourterelle, pauvre petit oiseau encagé qui, de dessous l'aile, a perdu la plume la plus belle —sa virginité— et sera ensuite abandonnée par son amant. C'est ce genre de romances que le chanteur Garat, bien en cour à Versailles, chantait à la reine de France Marie-Antoinette.

Le dialogue entre le jeune homme et la jeune fille est plus coquin et plus direct dans la chanson "Eijerra zira maitia" où le jeune homme propose à la jeune fille de coucher ensemble. Certes, celle-ci n'accepte pas sans le passage obligé à l'église. Par sa réponse le jeune homme montre que cette chanson date de la Révolution française puisque les prêtres sont partis en Espagne et qu'en attendant leur retour, il serait agréable de prendre du bon temps :

*Aphezak dira Espainian  
Bereterrak Erruman  
Hurak hanti jin artino, gitian txosta khanberan.*

Pendant plusieurs siècles la chanson populaire se crée, se perpétue, se transmet. Influencés vraisemblablement par le romantisme qui glorifie le Moyen Age et le passé en général, les Basques et parmi eux des Souletins ne veulent pas laisser perdre ce trésor inestimable. Augustin Chaho est le premier Souletin à se préoccuper de cela. Il constitue un chansonnier —114 chansons— encore inédit, duquel il extraira quelques chansons qu'il publie dans *l'Ariel Journal de Vasconie* entre 1844 et 1852. Quelques années plus tard en 1857 Francisque Michel aidé par le Souletin Jean-Baptiste Archu, originaire d'Aussurucq et inspecteur primaire à la Réole fait un apport important dans son ouvrage "Le Pays Basque". Vers 1869 —bien que le recueil ne soit pas daté— M<sup>me</sup> de la

Villehelio née Carricaburu, originaire de Chéraute, dans son ouvrage *Souvenirs des Pyrénées* nous offre douze airs basques choisis et notés. En 1870 c'est au tour de l'avocat mauléonnais Jean-Dominique-Julien Sallaberry de publier la collection la plus importante dans ses *Chants populaires du Pays Basque*, paroles et musique originales, recueillis et publiés avec traduction française. C'est un volume de 415 pages qui a fait la même année l'objet d'un tirage spécial sans la traduction française des chansons et qui a eu, dans son intégralité, une nouvelle édition en 1930. Grâce au travail de collectage de ces Souletins le trésor de la chanson basque s'est transmis d'une autre manière que la transmission orale. Il est vrai qu'en Soule les "cahiers" qui se trouvent dans les familles ont joué un rôle non négligeable dans la transmission puisque l'écrit est venu soutenir l'oral. Enfin on ne peut passer sous silence les travaux de Charles Bordes musicologue français qui, tout à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, a publié des travaux sur "La musique populaire des Basques" et édité des *Cantiques populaires basques en dialecte souletin ainsi que Douze chansons amoureuses du Pays Basque*.

La veine populaire ne s'est pas simplement contentée de légendes chantées, de chansons d'amour, elle s'est aussi nourrie de la verve satirique qui n'a pas manqué de s'exercer aux dépens des uns et des autres, prêtres, artisans, bergers, professions libérales, petits scandales de villages. Mais cette verve se fera facilement coquine ou grivoise sinon ordurière ou scatologique, dans les chansons de quête surtout si les gens se montrent pingres ou encore dans les couplets des charivaris (*tzintzarroskak*). Dans le genre grivois plaisant, à titre d'exemple :

*Peyrot hori zahartü,  
Bizkarra zirozü okhertü,  
Peyrotinaren gaina igaraiteko  
Zürübiak behar tü*

Le genre "xikito" est particulier à la Soule. Il s'agit d'un quatrain qui est en réalité un tercet, strophe spécifiquement basque aux dires d'Oihenart, art de rimer certainement très ancien. A la fin de la strophe on ajoute le mot "xikito", d'où le nom qui a été donné à ce genre. La sexualité s'y débride, la scatologie aussi. Cette verve va rejoindre celle qui s'exerce dans les mascarades et les pastorales comiques où le rire gras se déchaîne à loisir.

*A/Le XVI<sup>e</sup> siècle :*

Curieusement le premier écrivain souletin s'exprimera non point en basque mais en français et à ce titre appartient à la littérature française. Il s'agit de Jean de Sponde né

à Mauléon en 1557 et qui meurt jeune à 38 ans en 1595 après une vie plutôt mouvementée. Né en milieu calviniste il sera protégé par Jeanne d'Albret, reine de Navarre et son fils Henri III qui deviendra roi de France (Henri IV). Excellent helléniste il publie sa traduction d'Hésiode et durant les derniers mois de sa vie il s'adonne surtout à la théologie (il s'est converti au catholicisme) et à la traduction.

Mais Jean de Sponde est aussi un poète qui cultive spécialement le sonnet. Parmi ses oeuvres retenons les "*Méditations sur les Psaumes*" et surtout *Les Amours*, recueil de 26 sonnets, 3 chansons, une élégie qui s'inscrit dans le courant baroque, tout en occupant une place à part dans la production de l'époque. Jean de Sponde jette sur lui-même un regard qui décèle ses propres contradictions :

Je sens dedans mon âme une guerre civile,  
D'un côté ma raison, mes sens d'autre parti,  
Dont le brûlant discorde ne peut être amorti,  
Tant chacun son tranchant l'un contre l'autre affile.

Il évoque aussi la brièveté de la vie, l'horreur de la mort en des vers qui ne manquent pas de réalisme. Toute sa vie, comme toute sa pensée, fut un combat incessant, au cours d'une période particulièrement troublée de l'histoire de France.

## II. La littérature écrite

*B/Le XVII<sup>e</sup> siècle :*

Il faut attendre le XVII<sup>e</sup> siècle pour voir figurer un Souletin parmi les auteurs de la littérature écrite basque. Avec Arnaud d'Oihenart deux traditions sont rompues : l'une est que le dialecte souletin accède à l'écrit et est imprimé, l'autre est l'apparition du premier laïc dans la littérature basque, tous les auteurs précédents ayant été des prêtres.

Arnaud d'Oihenart né à Mauléon en 1592, fils d'un avocat à la cour de Licharre fait ses études de droit à Bordeaux et, de retour au pays est élu à 31 ans syndic du Tiers Etat de Soule, importante charge politique. En 1626 il épouse Jeanne d'Erdoï, veuve, plus âgée que lui, et grâce à ce mariage il entre dans la noblesse de Basse-Navarre. Homme public, il défend les intérêts des Souletins ainsi que des Bas-Navarrais à plusieurs reprises ; historien, il est en contact avec les principaux historiens français et espagnols et édite en 1638 sa monumentale histoire des deux Vasconies, celle d'Ibérie et celle d'Aquitaine, *Notitia utriusque Vasconiae, tum Ibericae, tum Aquitanicae...* écrite en latin et rééditée en 1656 en une version amplifiée.

Parémiologue, Oihenart est le compilateur du recueil le plus important édité en Pays Basque. Certes, il a des prédécesseurs tels Garibay et Isasti et il recueille la collecte

faite par ses compatriotes Bela et Sauguis. C'est toutefois un ensemble de 706 proverbes qu'il publie en 1657 en même temps que des poésies dans un ouvrage intitulé : *Les proverbes basques recueillis par le Sr d'Oihenart plus les poésies basques du mesme auteur* et dans sa version basque des deux parties "Atsotizac edo refrauac/Proverbes et adages basques recueillis par le Sieur d'Oihenart" et pour la seconde partie "O.<sup>ten</sup> gastaroa neurthizetan/La Jeunesse d'O. en vers basques".

En tant que poète Oihenart avait parfaitement conscience qu'il faisait tout autre chose que ses prédécesseurs dont il critique la manière de rimer. Ne dit-il pas dans son avertissement au lecteur : « C'est ce qui m'a obligé après avoir parlé de ces Règles en un autre ouvrage à souffrir que ce peu de vers, qui m'étaient échappés en mon jeune âge, voient le jour, afin qu'il apparaisse que la pratique de ces Règles n'est pas si malaisée en notre Langue qu'aucuns se sont persuadés, et non point pour autre sujet. »

Oihenart est un humaniste, un parfait honnête homme tel qu'on le définissait au XVII<sup>e</sup> siècle. Outre le latin et le grec, il avait une bonne connaissance des littératures française, espagnole et italienne si l'on en juge à travers les citations qui émaillent son "Art poétique basque, Indiquée dans Une lettre Escrite à Un cure du pays de Labourt au moys de mai 1665", publiée par Pierre Lafitte dans la revue *Gure Herria* de 1967. Quant à son inspiration elle se situe comme l'écrit Jean-Baptiste Orpustan « dans la droite lignée des néo-pétrarquistes renaissants d'Espagne, de France et d'Italie ». Portraits de femmes pleins de nuances et de fraîcheur comme celui de Graziana où la vieille strophe « propre et particulière à nos basques »... et « dont l'usage en doit être conservé » sert admirablement le dessein du poète, strophe qu'il utilisera encore dans le douzième poème ou encore dans celui où il évoque Juana et enfin dans le poème des quatre cardeuses (*Laur Karbarien eresia*) burlesque à souhait. Par son élégie sur la mort de son épouse, son poème de Noel, le sonnet (le premier composé en basque) au poète Sauguis dont il ne nous est rien resté, Oihenart montre l'étendue de son talent et mérite une place à part dans la littérature basque.

Jean de Tartas, natif de Chéraute, curé d'Aroue publie en 1666 à Orthez un ouvrage en prose intitulé *Onsa hilceco bidia* (la voie d'une bonne mort) exhortation chrétienne à bien mourir. C'est un thème très en vogue au XVII<sup>e</sup> siècle, voisin de celui de la conversion pour le salut de l'âme que le curé de Sare, Axular, avait développé dans son *Gero* en 1643 et que, manifestement, Tartas avait lu. Il suffit de comparer les deux "Gomendiozko karta ou letra" pour s'en rendre compte ainsi que l'adresse au lecteur. L'inspiration est flagrante.

Il n'y a rien que de très orthodoxe dans cette voie du bien mourir et c'est un livre d'ascèse écrit dans une prose vivante, agréable à lire. Aux dires de l'auteur, il aurait fait un mélange de souletin, bas-navarrais et labourdin mais l'essentiel est écrit en souletin.

Quelques années plus tard, en 1672, Tartas publie un autre ouvrage, *Arima penitentaren occupatione devotaq*, occupations dévotes de l'âme pénitente qui sont essentiellement la prière, le jeûne et l'aumône. Ces deux livres sont les premiers témoins de la prose souletine au XVII<sup>e</sup> siècle.

#### C/Le XVIII<sup>e</sup> siècle :

Grâce à Txomin Peillen qui l'a "inventé" le seul auteur du XVIII<sup>e</sup> siècle est Juseff Egiategi dont les manuscrits se trouvent à la Bibliothèque nationale de Paris et la Bibliothèque de la diputación de Guipuzcoa à Saint Sébastien. Un seul d'entre eux a été publié par Txomin Peillen dans la collection *Euskararen Lekukoak* de l'Académie de la langue basque/Euskaltzaindia sous le titre : *Lehen liburua edo Filosofo huskaldunaren ekheia* (Le premier livre ou la matière du philosophe basque). L'auteur dont on ne sait pratiquement rien se définit lui-même comme un petit maître d'école de paroisse, « parropiazko errejent mehe bat ». Attitude modeste sans aucun doute car ses écrits supposent une culture assez vaste si l'on en juge par les citations qu'il fait, et pas uniquement d'auteurs basques. Ce premier livre est un ouvrage de pensées et de réflexions sur des sujets tels que l'amour, l'amitié, la mort, la vérité etc...

Les deux autres oeuvres, encore inédites, sont intitulées :

- 1/ *Bigarren liburua* (le deuxième livre) qui comprend trois parties : a) 538 proverbes recueillis par Oihenart, b) des réflexions, proverbes et sentences, c) 160 pages qui ont pour titre *Du renouvellement du monde, Pensées de M. Etcheberri*.
- 2/ *Aberatstarzün güzien giltz bakhoitza* (clef unique de toutes les richesses) qui traite d'économie domestique.

Au total, en considérant l'ensemble de l'oeuvre, on s'aperçoit que l'auteur est un esprit ouvert, cultivé, plutôt encyclopédique, ce qui correspond à l'air du temps, à la fois philosophe, historien, ethnologue aussi, car on jette un regard lucide sur la société basque de son temps. Il écrit dans une prose fluide et en même temps recherchée, à en juger par le vocabulaire où les possibilités de création de mots par composition ou par dérivation sont exploitées. Il est souhaitable que, pour une meilleure connaissance de cet auteur, original en Soule, les deux autres volumes soient imprimés.

#### D/Le XIX<sup>e</sup> siècle :

La veine populaire est loin de s'éteindre en Soule. Parmi les auteurs de chansons, la figure de Beñat Mardo, natif de Barcus, est l'objet des louanges d'Augustin Chaho dont il vante l'oeuvre abondante de laquelle il ne nous est pratiquement rien resté. Par contre il ne cite jamais Pierre Topet-Etxahun dont on sait pourtant qu'il l'a connu, mais



qu'il l'a sciemment ignoré. Or, Etxahun de Barcus est, sans conteste, la figure-proue de la littérature souletine du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'homme n'est pas banal, sa vie non plus. Fils d'une famille du quartier Jauregiberri Ibarra de Barcus, il aura, dès sa jeunesse, des démêlés avec ses parents qui refusent de le voir épouser la jeune bonne qu'il a engrossée, et l'obligent à épouser une jeune fille du quartier Gaztelondo, nièce du fameux curé de Sainte-Engrâce, Haritxabalet. Plusieurs enfants naîtront de cette union, mais assez vite les choses se gâteront. De caractère irascible, il est impliqué dans une affaire de coups et blessures. Emprisonné, il s'évade ; repris, il est condamné. C'est ainsi qu'il passera plus de cinq ans hors de chez lui. A son retour il trouve un foyer détruit, une épouse qui se détourne de lui. De là naissent les soupçons. La jalousie s'empare de lui. Un soir, un de ses voisins est blessé d'un coup de fusil et Etxahun disparaît. La "vox populi" le désigne comme coupable d'autant plus que circule une chanson où l'un des couplets déclare en s'adressant à l'amant de sa femme « *qu'un autre a reçu le coup qu'il devait recevoir* ». Arrêté, il passe en assises où il est passible de la peine de mort, mais personne n'ayant pu prouver sa culpabilité, il est finalement acquitté. Quelques années plus tard il part en pèlerinage à Rome et à Lorette pour accomplir le vœu qu'il avait fait alors qu'il était en prison. De retour, il s'acharne à reconstituer le patrimoine dilapidé par sa femme ce qui l'entraîne à faire un faux en écriture publique pour lequel il sera à nouveau condamné à deux ans de prison. Lorsqu'il revient d'accomplir sa peine il se retrouve sans rien, ses biens ayant été vendus et il va mener, jusqu'à son décès, une vie errante à travers différents villages de Soule.

Il a connu la destinée d'un romantique, celle d'un réprouvé, celle d'un exclu. Il a chanté sa douleur dans plusieurs poèmes autobiographiques où des strophes d'une violence inouïe exprimant la haine envers sa famille, la vengeance, le ressentiment (*Mündian malerusik* ou *Ahaide delezius huntan*) alternent avec des couplets où l'humilité et la résignation l'emportent (*Bi berset dolorusik*). Il est, de ce fait, le poète romantique basque par excellence, d'un romantisme vécu et non point imaginé. C'est aussi un poète satirique de grand talent car de l'anecdote plaisante il constitue un tableau vivant que l'humour ou la caricature contribuent à rehausser. Des personnages tels que Maria Solt et Kastero sont devenus inoubliables par la vertu du style d'Etxahun, de même que le dialogue entre la mère et la fille née un peu trop tard pour qu'elle puisse être la fille de son père défunt.

Par la qualité de son oeuvre, Etxahun a donné à la poésie populaire un rang qu'elle n'avait pas auparavant. Il a su être très proche du peuple car sa métrique reste très classique, composée sur un air donné à la manière des bertsularis ou des auteurs de chansons. Le peuple l'a retenu, la mémoire collective l'a conservé pieusement puisque ses poèmes autobiographiques en particulier ont pu être recueillis plus de soixante ans après sa mort.

Nous ne voudrions pas passer sous silence un autre personnage, romantique lui aussi, nourri dans les cénacles parisiens et revenu au pays où il fonde un journal *l'Ariel* où paraissent quelques articles en basque et surtout des chansons basques et qui, après la Révolution de 1848, ajoutera à son titre celui de *Courrier de Vasconie*. Il s'agit d'Augustin Chaho, auteur de plusieurs livres en français (*Paroles d'un voyant, Voyage en Navarre, Biarritz entre les Pyrénées et l'océan* entre autres) mais d'un seul opuscule en basque intitulé *Azti begia* (L'oeil du devin) et d'une grammaire basque en collaboration avec Antoine d'Abbadie, autre Souletin de grand renom, mécène des lettres basque puisque créateur des Jeux floraux qui débutèrent à Urrugne en 1853 et se poursuivirent bien après sa mort (1897) jusqu'à la guerre de 1914.

De Jean-Baptiste Archu nous dirons simplement qu'il a traduit en souletin les fables de La Fontaine et a été le collaborateur de Francisque Michel pour l'ouvrage *Le Pays Basque...* tandis que le chanoine Inchauspé était pour le souletin le collaborateur du neveu de Napoléon le prince Louis-Lucien Bonaparte, créateur de la dialectologie basque.

*E/Le XX<sup>e</sup> siècle :*

La tradition de la pastorale (théâtre spécifiquement souletin s'est poursuivie pendant plusieurs siècles jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle.

En dehors de trois pastorales nouvelles qui furent créées dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, plus exactement en 1903 avec *Henri IV* de Jean Aguer suivie par *Ûskaldiinak Ibañetan*, écrite par l'abbé Justin de Menditte et Clément d'Andurain publiée en 1906 et jouée pour les fêtes de la Tradition basque à Tardets en 1908 et enfin *Guillaume II* du Barkoxtar Salarancq en 1929, la production littéraire souletine se borne à des chansons dont celles du poète de Larrau Louis Ligueix (1901-1939) qui sera relevé par Pierre Bordaçarre dit Etxahun poète-paysan de Trois-Villes surtout après son retour de captivité en 1945.

Il semblerait qu'à partir du début de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle un vent nouveau souffle sur la littérature souletine. Il vient de Paris où deux jeunes fils de Souletins et nés à Paris créent dans les années 60 une revue exclusivement rédigée en basque, *Igela* dont le sous-titre *euskaldun heterodoxoen errebista* indique l'idéologie. Elle est l'oeuvre du poète Jon Mirande et de l'écrivain, actuellement membre de l'Académie de la langue basque/Euskaltzaindia, Txomin Peillen. Leurs articles humoristiques et parfois corrosifs veulent marquer l'existence d'une avant-garde littéraire basque. Cette liberté de ton, inhabituelle dans la production littéraire basque, se retrouve dans les poésies de Jon Mirande, (1925-1972) volontiers provocateur, qui a exercé une grande influence sur la jeune génération de poètes du Sud. On connaît aussi de lui un roman *Haur besoetako*. Txomin Peillen, critique littéraire, auteur de romans dont certains ont

été couronnés par l'Académie de la langue basque continue à publier dans diverses revues basques.

Le grand événement littéraire est celui du renouveau de la pastorale. On le doit au poète Etxahun de Trois-Villes qui choisit ses sujets dans l'histoire et la littérature basques. Il reste très classique mais le renouvellement des thèmes attire un public de plus en plus nombreux. On lui doit neuf pastorales : *Etxahun koblakaria* (1953), *Matalas* (1955), *Bereterretxe* (1958), *Santxo Azkarra* (1963), *Le comte de Treville* (1966), *Chiquito de Cambo* (1967), *Pette Beretter* (1973), *Ximena* (1979), pastorale jouée par les filles, la seule où il s'évade des thèmes basques et *Iparragirre* (1980) qu'il ne verra pas représenter puisqu'il est décédé en octobre 1979. Il fut pendant plus de vingt ans le seul auteur de pastorales et l'on se demandait qui assurerait la relève quand surgit en 1976 Junes Casenave, un prêtre dont six pastorales ont été créées : *Santa Grazi* (1976), *Ibañeta* (1978), *Pette Basabiürü* (1982), *Zumalakarregi* (1989), *Santa Cruz* (1992), *St Michel Garicoix* (1994). Dans les trois premières, Junes Casenave opère une véritable révolution car le sujet (süjeta) n'est plus un personnage, mais le village de Sainte-Engrâce dont il conte l'histoire dans *Santa Grazi*, le peuple basque dans *Ibañeta* et l'archétype du jeune Basque dans *Pette Basabiürü*. Il revient à une conception plus classique dans les trois dernières puisqu'il conte l'histoire de deux héros des deux guerres carlistes Zumalakarregi et le curé Santa Cruz, ainsi que celle d'un saint basque.

Il est relayé récemment par d'autres auteurs : Allande Aguegaray (*Allande Oihenart* - 1985 et *Sabin Arana Goiri* - 1996), Jean-Michel Bedaxagar (*Agosti Chaho* - 1988), Jean-Louis Davant (*d'Abbadie d'Arrast* - 1990, *Euskaldiinak iraultzan* - 1993 et *Agirre presidenta* - 1995), Michel Berçaits (*Harispe marexala* - 1991 et *Atharratze Jauregian* - 1997) et l'abbé Roger Idiart, labourdin de naissance, donc *manex*, curé de Sauguis pendant un quart de siècle, qui s'est si bien imprégné de souletin qu'il a pu écrire, outre de nombreux chants intégrés dans diverses pastorales, l'oeuvre intitulée *Xalbador* jouée à Larrau en 1991. C'est donc six auteurs nouveaux qui servent la pastorale dans ces dernières vingt années.

La pastorale connaît actuellement un succès qu'elle n'a jamais connu auparavant. En quarante années vingt quatre pastorales nouvelles ont été créées et il semblerait que le rythme s'est accéléré dans les dix dernières années (11 pastorales en dix ans). Il est vrai que les Souletins ont modernisé l'espace ludique et les conditions scéniques en utilisant la sonorisation qui a permis de recevoir un public de plus en plus nombreux (de 3000 à 5000 personnes pour chacune des deux représentations habituelles, en éditant aussi le texte de la pastorale en version trilingue (basque, français, espagnol) ce qui permet à un spectateur ignorant le basque de suivre parfaitement le déroulement de l'action scénique. C'est ainsi qu'on accourt de toutes parts à ce spectacle à la fois traditionnel et haut en couleurs qui mêle en un théâtre total, le texte psalmodié, le chant et la danse.

Outre la sonorisation et l'édition du texte, on assiste aussi à une innovation que les tenants de la tradition n'ont pas aisément acceptée. En effet, en 1980, pour la première fois, une femme a joué un rôle au milieu des hommes et à même chanté *l'azken pheredikia* dans la pastorale *Iparragirre*. Cette entorse à la tradition prônant la séparation des sexes est devenue monnaie courante depuis lors et d'autant plus naturellement acceptée que les femmes jouent forcément mieux que les hommes les rôles féminins de la pastorale. Si l'on ajoute que, depuis une période récente, les acteurs de la pastorale se produisent soit en Labourd, soit en Pays Basque du Sud, on mesurera l'apport littéraire que fait ce genre éminemment souletin à l'ensemble du Pays Basque. Ce n'est pas une mince cause de fierté pour cette petite province qui, d'année en année se dépeuple, de montrer qu'elle vit et qu'elle veut continuer à vivre.

**Jean HARITSCHELHAR**